

Les célébrations douaisiennes de juillet 1896. Les archives des deux boîtes Ms 1557

PIERRE-JACQUES LAMBLIN

45

Le 13 juillet 1896, la ville de Douai inaugurait en grande pompe une statue à la gloire de Marceline Desbordes-Valmore. L'œuvre du sculpteur Édouard Houssin (1847-1919), autre enfant du pays, avait été placée dans un square situé en face de la rangée de maisons où se trouve la maison natale de « Marceline », comme on dit familièrement à Douai¹, sans doute parce qu'on trouvait que le long double nom de la poète faisait pompeux.

La statue, elle, n'existe plus. Coulée en bronze, elle a été enlevée par l'occupant lors de la Première Guerre mondiale, et fondue. Elle ne manquait pas de charme, dans la pose un peu conventionnelle de la femme-auteur empreinte de douces pensées et cherchant l'inspiration, vestale debout aux mains posées l'une sur l'autre, la tête inclinée sur la gauche, les yeux clos, dans une longue robe à manches à gigots aux plis harmonieux.

Deux boîtes pour archiver la cérémonie du monument et ses préparatifs

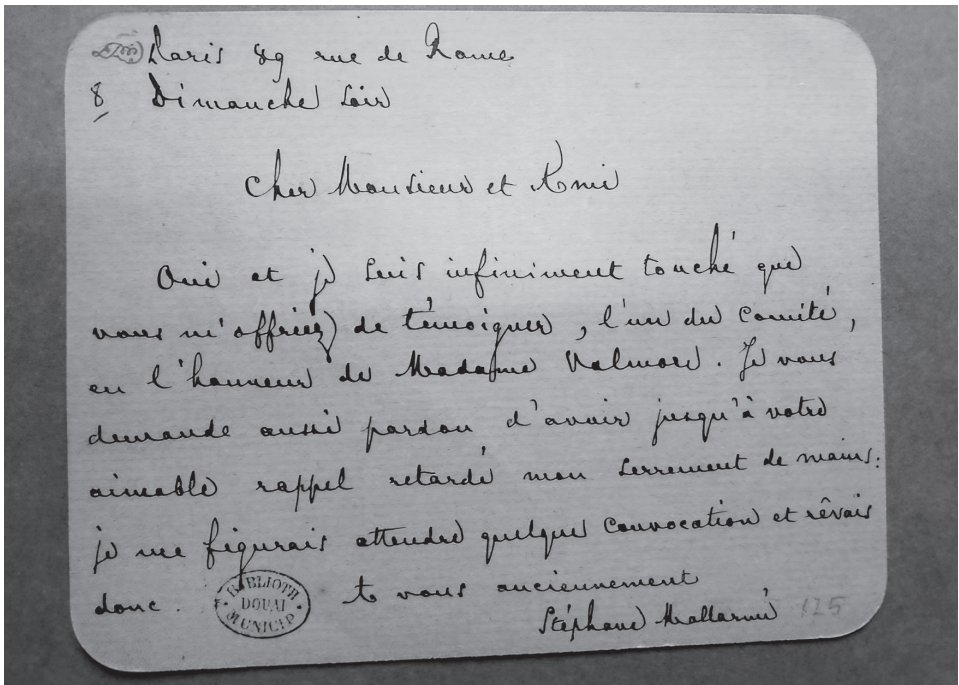
Le comité initiateur de la réalisation de la sculpture était animé par deux têtes pensantes, le comte Robert de Montesquiou et Anatole France. On se souvient surtout de Robert de Montesquiou dans cette affaire, parce que ce dandy mondain et flamboyant y eut un rôle dominant et surtout parce que, grand collectionneur de manuscrits d'auteurs, amoureux de la poésie de Marceline et l'un des artisans du personnage édifiant que l'on faisait d'elle, il a accumulé un grand nombre de lettres autographes, de manuscrits poétiques et d'éditions de ses œuvres. Anatole France était lui aussi un bibliophile très érudit et un collectionneur d'antiquités, de manuscrits d'auteurs et d'éditions originales, mais ses collections étaient moins connues que celles du comte. Ce qu'on sait moins des bonnes actions de Montesquiou, c'est qu'il a contribué financièrement à la création de la statue et qu'il en fera autant pour la restauration de la tombe de Marceline Desbordes-Valmore au cimetière

1. Il y a une « rue Marceline » à Douai, voir l'article de Philippe Gambette dans ce numéro.

Montmartre, à la fin de l'année 1900. Montesquiou mourut le 11 décembre 1921, ses collections furent dispersées en 1923 lors de trois considérables vacations qui firent l'objet d'un catalogue imprimé².

Le catalogue était très nourri mais pas très précis dans ses notices. La ville de Douai fit alors l'acquisition de lettres et de documents relatifs à la réalisation de la statue par Houssin, au monument lui-même (socle, piédestal, ornements divers) et à la cérémonie d'inauguration. C'est l'origine du manuscrit 1557, deux boîtes accueillantes à des ajouts futurs et où sont entrés par la suite d'autres documents venus au gré des acquisitions à titre onéreux et des dons³.

La liste des personnalités sollicitées pour le comité d'honneur et invitées à la cérémonie est impressionnante, outre Montesquiou et France on y trouve notamment Sarah Bernhardt, Lucien Guitry, Stéphane Mallarmé, Frédéric Mistral, Sully Prudhomme, Armand Silvestre. Ni Mistral ni Mallarmé ne sont venus, ce qui nous vaut un aimable mot d'excuse du premier et ce qui y ressemble fort de la part du second. Pour l'anecdote amusante, l'écriture appliquée de Mallarmé contraste avec la réputation d'auteur hermétique qu'on lui faisait.



Billet de Mallarmé à Montesquiou. Ms 1557-1-8 BMDV, Douai.

2. Robert de Montesquiou, *bibliothèque*, Paris, Maison du bibliophile, Librairie M. Escoffier, 1923. Tome I, première vente, 1923 ; tome II, deuxième vente, 1924 ; tome III, troisième vente, Paris, Maison du bibliophile, Librairie M. Escoffier, 1924.

3. Ces deux boîtes sont cataloguées dans l'inventaire du fonds Valmore, partie 3, dans le *Catalogue collectif de France* : https://ccfr.bnf.fr/portailccfr/jsp/index_view_direct_anonymous.jsp?record=eadcgm:EADC:b1932953.

Un chercheur perspicace a jadis trouvé Auguste Rodin dans une photographie de la foule. Il n'apparaît pas dans la liste des invités du comité, il devait l'être par Édouard Houssin.

Le ton de la cérémonie fut celui de la célébration d'une compatriote « la plus lamentable et la plus radieuse des âmes... la douloureuse incomprise⁴ » pauvre, malheureuse et méritante, dont le génie compensait le manque d'instruction, dont la vie toute de souffrances, de deuils et de misères fut héroïque dans la création littéraire en dépit d'un quotidien toujours adverse. Une sorte de sainte laïque, en quelque sorte, « Muse » vue parée d'un apolitisme œcuménique. 1896 est l'année qui précède le début du procès de canonisation de Jeanne d'Arc et il n'est pas interdit de penser qu'il y a alors dans les esprits un rapprochement non-dit entre les deux personnages. On est alors aussi en pleine affaire Dreyfus⁵, le fond hors du temps des nombreux discours qui furent dits ce jour-là laisse penser que l'on a voulu faire une grande fête de village à dimension nationale où l'on s'est interdit d'évoquer tout sujet polémique, politique, judiciaire ou religieux. Remarquons qu'il n'y eut aucun homme politique d'envergure nationale, ni aucun religieux. Il est vrai que le peu qu'on savait de la vie amoureuse non officielle de la poète sentait un peu le soufre.

Un notable dénommé Delpit évoqua le « sentiment de la terre natale » de Marceline, son « culte pour le sol d'origine » et rassura son auditoire en rappelant que cette « vraie flamande » toute simple, « cette humble, avant tout l'amie des humbles » n'avait « rien en elle d'un bas bleu ». Cette femme savait se tenir.

Quelques archives d'hommages littéraires

La poète était-elle oubliée ? Pure interrogation rhétorique de Delpit qui après avoir rappelé les grands admirateurs Anatole France, Catulle Mendès, Lamartine, Sainte-Beuve, Sarah Bernhardt et Montesquiou, entre autres illustres, soulignait que l'intention d'élever un monument à Marceline Desbordes-Valmore était ancienne, mais qu'elle s'était perdue dans les commissions, comités et projets successifs jusqu'à ce que le sculpteur Houssin ranimât les esprits en exposant une maquette de la statue en 1893 et que Montesquiou reprît le flambeau.

Montesquiou fut lyrique et « tarabiscoté⁶ » comme à son habitude, évoquant « notre héroïne, j'allais dire notre Sainte⁷ », et quelques grands morts, dont Verlaine à qui une poésie de circonstance avait été commandée et qu'il devait lire

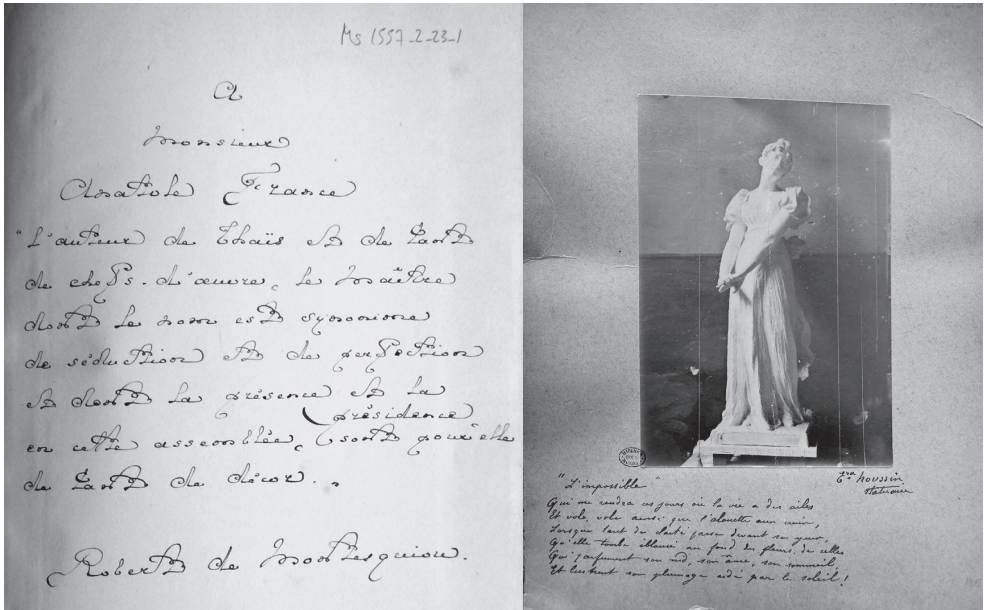
4. Édouard Delpit, rédacteur en chef de *L'Écho douaisien*, dans l'introduction de la brochure commémorative *Le Monument de Marceline Desbordes-Valmore*. Douai, Imprimerie L & G Crépin, 1896, p. 1-3. Sauf indication contraire, les citations qui suivent sont issues de la même source.

5. Et Anatole France est dreyfusard.

6. Ce qualificatif est d'Edmond de Goncourt, il convient aussi à l'écriture du personnage, comme on le voit dans la photographie du manuscrit 1557-2-23-1, envoi de Montesquiou à Anatole France.

7. *Ibid.* p. 9.

lors de la cérémonie, mais il était mort depuis le début de l'année. La boîte 1557-1 contient un brouillon sur deux feuillets de cahier d'écolier de son poème *Marceline Desbordes-Valmore*, qui provient lui aussi de la collection du comte et dont il est émouvant de constater que c'est l'un des tout derniers écrits poétiques de Verlaine⁸.



À gauche, extrait du manuscrit 1557-2-23-1 BMDV, Douai. À droite, photographie d'atelier du modèle en plâtre de la statue de Marceline Desbordes-Valmore⁹.

Il faisait très beau, ce 13 juillet 1896. Il y eut un déjeuner finement arrosé, une matinée de célébration au théâtre, des discours, de la musique, des poèmes dits par les actrices Marthe Brandès, Marguerite Moreno, Sarah Bernhardt et par Lucien Guitry, une cantate d'un compositeur local, des poèmes déclamés encore, dont un de Paul Demeny¹⁰, l'ami douaisien d'Arthur Rimbaud, et un autre de Sully Prudhomme dont le manuscrit voisine avec celui de Verlaine. Il y eut même un acrostiche d'un poète patoisant, dont on ne résiste pas à donner ici les premiers vers¹¹ :

8. Un autre état manuscrit, très proche, a été acquis par la bibliothèque en 1986. C'est le manuscrit 1757 BMDV, Douai, commenté par Christine Planté dans le numéro 4 des cahiers *J'écris pourtant*, p. 207-212, 2020

9. Au-dessous et au verso, une main anonyme a copié le poème « L'impossible » (*Les Pleurs*, Paris, Charpentier, 1833). Serait-ce celle de Verlaine ? La proximité avec son écriture est troublante.

10. Voir l'article de Christine Planté dans ce numéro, dans la rubrique *Critiques : lectures, hommages, réécritures*.

11. L'œuvre est signée D. Vint' d'Osier. « Ventre d'osier » est un surnom donné aux

Min bon viux patois douaisien,
Arot biau vanter chell' poète,
Rapp'ler s'mémoire à son d'trompette ;
Cha n'sarot fair' ni ma, ni bien¹².

Un « grand bal populaire » conclut dignement la journée.

Une transmission qui se poursuit, par les autographes et les statues

Les bonheurs imprévisibles du marché des autographes ont permis récemment à la bibliothèque de Douai d'acheter un autre exemplaire du recueil souvenir de l'inauguration de la statue de Marceline Desbordes-Valmore. Il avait été offert par Montesquiou à Anatole France, dont le nom est estampé et doré sur la première de couverture. Délicate attention, le comte a dédicacé de sa main le recueil à l'homme de lettres (voir photo supra) et y a fait insérer un manuscrit autographe du poème *Pourquoi je suis triste*, écrit à Lyon en 1834¹³ :

Pourquoi je suis triste. Au poète qui me l'a demandé.

Vous demandez pourquoi je suis triste : à quels yeux
voyez-vous aujourd'hui le sourire fidèle ? ...

En 1896, soit 37 ans après la mort de Marceline Desbordes-Valmore, il ne restait apparemment qu'un seul invité à l'avoir connue vivante, au moins par correspondance. C'était Désiré Dubois, ancien économiste de l'hospice général de Douai à qui Marceline a beaucoup écrit pour lui demander de veiller sur son frère alors pensionnaire de l'établissement¹⁴, en lui suggérant à l'occasion de ne pas lui donner en une fois l'argent qu'elle envoyait à Félix et qu'il aurait autrement bu rapidement.

Après la mort de Félix Desbordes, Marceline reconnaissante a offert à Dubois un album autographe qui contient des pensées et citations, des brouillons de textes poétiques et des copies de lettres relatives au désastreux voyage et séjour des Valmore à Milan, de la fin juillet à la fin septembre 1838. Cet actuel manuscrit 1616 renferme en outre une lettre et deux poésies autographes d'Ondine Valmore. Dubois a fait refaire la reliure dans un cuir d'un noir de deuil finalement assez approprié à ce témoignage d'une vie malheureuse. Des textes sont égayés de fleurs cueillies en route, de feuilles séchées, de dessins qui donnent un peu de chaleur et une note intime à cet ensemble austère qui contraste heureusement avec les

douaisiens, en relation avec les géants processionnels locaux (la famille Gayant) dont l'armature est en osier.

12. ... Aurait beau vanter cette poète ... Ça n'saurait faire ni mal, ni bien.

13. Publié dans *Pauvres fleurs* à Paris chez Dumont en 1839 sous le titre « À Monsieur A. L. ».

14. Félix Desbordes est mort le 26 mai 1851.

pompes et l'emphase de la cérémonie d'inauguration du monument de Marceline Desbordes-Valmore.

Le bronze de Houssin fut remplacé entre les deux guerres mondiales par une deuxième effigie, de pierre, œuvre du sculpteur Alexandre Descatoire, douaisien lui aussi et connu pour ses nombreux monuments aux morts. Mais cette très académique muse la lyre au bras fut mise en pièces par les bombardements d'août 1944 et une troisième statue du sculpteur Albert Bouquillon, douaisien encore, la remplaça en 1958.

Marceline statufiée a traversé la rue et loge maintenant au chevet de l'église Notre-Dame que la poète aimait tant et dont le cimetière fut son terrain de jeux d'enfant.